

Book Reviews / Comptes rendus

Franck Michel, *Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie du voyage*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2004, 366 pages.

Receuseuse : *Jacinthe Brisson*
Université Laval

S'il est un livre que tout voyageur averti devrait consulter avant même de préparer son itinéraire, c'est bien celui de l'anthropologue et historien Franck Michel, *Désirs d'Ailleurs*. À travers ces pages, l'auteur fait référence au voyage en tant que concept évoquant l'exotisme, la liberté et le dépaysement. De manière plus pragmatique, il affirme qu'il s'agit de l'ensemble des déplacements entrepris dans le but d'explorer, de connaître ou de se rendre dans de nouveaux lieux. Mais au-delà de ces définitions élémentaires, qu'est-ce que le voyage? Et surtout, pourquoi voyage-t-on? Voilà ce à quoi tente de répondre l'auteur. Tout en abordant la notion de changement social et en adoptant une perspective critique, cet essai discute des effets encore trop souvent pervers entraînés par l'accroissement des contacts entre le Nord et le Sud et invite le lecteur à «repenser» l'acte même du voyage.

D'entrée de jeu, Michel s'applique à démontrer que le voyage répond, principalement pour les Occidentaux que nous sommes, à un «désir d'ailleurs», émanant lui-même «d'un besoin malsain, qui est celui d'aller constater ailleurs que l'on n'est pas si mal chez soi» (p. 45). Résultant d'abord et avant tout d'un «ras-le-bol de l'ici» (p. 39), le voyage est aussi une manière de défier la banalité du quotidien (p. 19), de miner la solitude et de réaliser ses fantasmes (p. 97). De même, en dépit du fait que le tourisme soit généralement associé au temps libre, à l'oisiveté et à la quête de soi, l'auteur s'insurge contre le nombre sans cesse grandissant de touristes consommant leur itinéraire à la manière d'un plat de frites réchauffé, c'est-à-dire rapidement, sans prendre le temps d'y goûter et de le savourer (p. 22). Ce faisant, ces voyageurs apparaissent comme de véritables «hommes d'affaires du tourisme», se donnant comme mission de devenir des collectionneurs de sites et de monuments : il importe pour eux de rentabiliser à la fois leur temps et leur argent. Ces mêmes touristes sont d'avis que rencontrer un chameau s'avère moins perturbant qu'établir un contact humain,

particulièrement dans la mesure où le premier ne contribue, en aucun cas, à remettre en cause leur identité... (p. 57).

Comme le démontre Michel, le tourisme est devenu une véritable industrie qui, pour survivre, a besoin à la fois du Nord et du Sud. Bien que 90 % des profits qu'il génère retombent dans les coffres des pays occidentaux (p. 43), il demeure toutefois indispensable pour la survie de nombreuses sociétés, pour qui il devient une fantastique et incontestable manne pour l'image et l'économie des pays du Sud (p. 43). Pour ces derniers, il devient souvent «l'ultime espoir de sortir de la misère, le dernier rempart pour contenir les ravages d'une modernisation effrénée» (p. 273). Répondant aux désirs d'exotisme, d'évasion et de dépaysement des Occidentaux, l'industrie touristique apparaît alors comme une forme d'impérialisme culturel, tout comme un phénomène civilisationnel hors du commun.

Le voyage reposerait donc sur des rapports de domination et d'autorité. Il s'agit en réalité d'une véritable conquête du Sud par le Nord, constituant par le fait même la «dernière corde de l'arc colonial» (p. 51) voire, son «dernier avatar» (p. 325). Selon Michel, la manière dont est actuellement «pensé» le tourisme ne peut faire autrement qu'exacerber les inégalités sociales, en plus de contribuer à l'intensification des clivages entre riches et pauvres. Cherchant à satisfaire les besoins des voyageurs, l'industrie touristique néglige en effet de s'attarder aux conséquences des actes et passages des touristes (p. 319). Puisque le tourisme résulte d'une confrontation entre deux cultures, entre la modernité et la tradition, l'auteur soutient que c'est en fait une forme de violence participant à la destruction des identités et ayant pour conséquence de mener à l'occidentalisation du monde. Après avoir «goûté» à des emplois offerts dans l'industrie touristique et hôtelière, nombre de paysans, riziculteurs ou éleveurs ne délaissent et ne dénigrent-ils pas leurs occupations traditionnelles pour une soif nouvelle de modernité? (p. 118) Faisant notamment référence «aux Papous en baskets et en jeans [qui] toisent ceux dont l'abdomen reste barré d'un étui pénien» (p. 180), il affirme donc que, tout en causant l'assujettissement des populations, le tourisme contribue à la transformation des structures sociales dans lesquelles elles s'insèrent (p. 180).

De même, la violence émanant du tourisme a pour effet de donner lieu à une certaine profanation des pratiques cultu-

relles. À cet effet, Michel évoque notamment le cas des Toro-
jas célébrant leurs rites funéraires en présence de touristes qui,
sans trop comprendre le caractère «sacré» de la cérémonie,
observent, photographient et filment ce qui se déroule sous
leurs yeux (p. 108). À Haïti, il en va de même pour la «touris-
tification» des cérémonies vaudous qui, plutôt que de prendre
place dans de petits hameaux, se déroulent désormais sous le
regard ébahi des touristes dans une quelconque salle du Hil-
ton (p. 102). Enfin, il signale qu'une telle destruction affecte
également les lieux : maints temples de foi abandonnés, notam-
ment en Chine, ont été ouverts à nouveau à des fins touris-
tiques (p. 91), tandis que le mont Wudang, montagne sacrée des
Tibétains, a été un «objet» convoité par l'UNESCO qui, dési-
rant le rendre accessible à tous et en assurer la rentabilité
économique, y a construit un téléphérique (p. 233).

Dans un autre ordre d'idées, ce désir d'ailleurs et d'aven-
ture du touriste se trouve aussi assouvi par de multiples séjours
tout aussi «originaux» qu'indicateurs de la souffrance de
l'Autre. Michel fait notamment mention d'un circuit nommé :
«Yémen avec enlèvements presque garantis», d'un autre visant
à marcher sur les traces encore chaudes de cibles des bom-
bardements des forces de l'OTAN ou encore, proposant la
visite des camps de réfugiés kosovars, celle de Tchernobyl ou
de *maquiladoras* à la frontière mexicaine, promettant en outre
des rencontres avec des immigrants clandestins. Le touriste,
rappelle-t-il, cherche à s'exposer à la misère du monde et
éprouve un attrait particulier pour les destinations à risque
(p. 299). En ce sens, il aurait recours à la souffrance de l'Autre
pour assoiffer ses propres désirs et envies.

Comment croire, après de tels exemples, que le tourisme
est une activité pacificatrice? Bien qu'il bouleverse les struc-
tures et les modes de vie, il n'en demeure pas moins un fait
social dont les conséquences ne sont pas que dévastatrices.
Malgré l'invasion du Nord qui, par ses pratiques, besoins
et intérêts, contrôle et assujettit les populations du Sud, l'au-
teur ne crie pas à l'échec pour autant. Bien que le jour où il
sera possible de parler de «démocratisation du voyage sans
guillemets» est encore loin (p. 44), il souligne que l'exotisme
recherché par les touristes donne parfois lieu à la réappari-
tion de marqueurs identitaires auparavant délaissés, contri-
buant à la revalorisation des peuples méprisés (p. 248). Le tou-
riste, plus que jamais, cherche à visiter le passé et la tradition
(p. 44), d'où son engouement pour la folklorisation et la com-
mercialisation des cultures (p. 246). Aussi, il se laisse aisément
séduire lorsque, à peine descendu d'un bateau à moteur, il est
accueilli par des Indiens qui, quelques instants auparavant,
avaient troqué leurs jeans pour leurs traditionnelles parures
à plumes (p. 246). Dans les faits, mentionne Michel, nombre de
villages vivent à l'heure du tourisme (même si tout a l'appar-
ence d'un véritable «théâtre») et il serait erroné de croire
que ce phénomène conduit indubitablement leurs habitants
vers la mort (p. 252).

L'acte du voyage doit-il pour autant s'estomper? Adop-
tant un ton nuancé, et reprenant l'idée de Léa (1988), l'auteur
soutient que dans la mesure où des stratégies permettant de

respecter et consolider les identités des Autochtones seraient
mises de l'avant, le tourisme et le touriste seraient à même de
devenir des facteurs de modernisation appropriés pour les
pays du Sud (p. 170). Voyager peut faire office de quête pour
comprendre le monde et accepter sa pluralité. Si visiteur et
visité parvenaient à se rencontrer véritablement, le voyage
pourrait constituer une chance inouïe pour un enrichissement
mutuel. En ce sens et avec lucidité, l'auteur en appelle à la
nécessité de penser une manière de découvrir le monde sans
adopter des comportements empreints d'ethnocentrisme
(p. 16), ce qui contribuerait à amoindrir les clivages entre, d'un
côté, les voyageurs fortunés et héritiers des aristocrates
«oisifs» et, de l'autre, «tous ces damnés de la terre et du reste,
ces empêchés de circuler où bon leur semble» (p. 15). Para-
phrasant Marc Augé, il affirme aussi qu'au moment présent,
il n'est pas vain de comparer le tourisme à une guerre, et l'ap-
pareil photo à une arme (p. 138). Toutefois, le jour où l'acte du
voyage sera démocratisé et où il ne constituera plus une exploi-
tation du Sud par le Nord, il offrira des perspectives «inno-
vantes et peut-être salutaires pour une "autre" mondialisa-
tion» (p. 18).

La principale force de ce livre réside sans contredit dans
la richesse, la lucidité et la franchise des réflexions proposées
par l'auteur. Sans toutefois avoir opté pour un ton trop dog-
matique, Michel a le mérite d'avoir le courage de ses opinions,
voire, le courage de dénoncer des pratiques auxquelles nous-
mêmes, en tant qu'anthropologues, nous nous livrons trop sou-
vent. Avec perspicacité, humour et parfois même avec cynisme,
il met en exergue les enjeux encourus par ce qui est devenu,
au fil du temps, une véritable industrie «mondialisée». Les
démonstrations offertes au lecteur quant à la manière dont
les rencontres avec l'Autre affectent le quotidien des indivi-
dus et leurs pratiques sociales sont explicites et illustrent de
manière convaincante la nécessité de revoir notre manière de
découvrir et lire le monde. À l'heure où plusieurs anthropo-
logues s'intéressent à des sujets comme celui de la construc-
tion identitaire dans un monde globalisé et sans frontière, ses
propos sont d'une pertinence incontestable et l'objectif qu'il
poursuit est largement atteint. Bien que l'on n'embrasse pas
cet ouvrage pour ses apports théoriques nouveaux, il se fonde
sur un corpus littéraire fort approprié et démontre la préoc-
cupation de l'auteur pour cerner en profondeur le sujet étudié.
De ce fait, malgré la redondance des propos et sa structure
parfois arbitraire, ce livre stimulant, bien écrit et accessible
constitue un ouvrage fondamental pour amorcer une étude
dans le domaine de l'anthropologie du tourisme. Enfin, par les
réflexions qu'il suscite et les constats qui s'en dégagent, il s'agit
d'un ouvrage qui nous interpelle non pas uniquement en tant
qu'anthropologues, mais aussi en tant que voyageurs.

Bibliographie

- Lea, John P.
1988 Tourism and Development in the Third World. London:
Routledge.